

# Pichon, l'inclassable, entre quête et enquête

**C'EST HOMME A DEUX VIES.** Le jour, commandant de police, il travaille au service de l'Etat. Il côtoie des élus de tous bords et des voyous de toutes tendances. Il n'en dira pas plus. Même s'il ne cache pas sa foi sous son uniforme, il tient à séparer les genres.

Et puis, il y a l'autre Philippe Pichon. L'écrivain. Une vedette dans son domaine. Le soir ou le week-end, il laisse venir à lui les accidents de la vie, les blessures de l'âme. Pichon écrit. C'est une façon de vivre. Pour lui, le seul endroit où se cacher d'une souffrance, d'une douleur intime immense.

Rien ne se passe chez lui comme prévu. Il cultive l'art jouissif du contre-pied. Son dernier livre, *Le Pain d'ortie*, prend l'allure d'un huis clos où s'affrontent un homme et son chagrin autour de "l'en-allée", la femme qui est partie. Cela tourne à la dialectique du maître et de l'esclave. Il est capable de trouver les mots, non pas des romanciers, mais de ceux que l'écriture a attrapés par la vie, capable de se battre verbalement et s'il le faut charnellement.

L'auteur écrit sans tabou sur des thèmes qui fâchent : ici, l'euthanasie, là le divorce ; il écrit comme s'il pressait un furoncle acnéique sur le nez des convenances pour en faire sortir le pus. Certaines scènes – décrites à la deuxième personne du singulier pour renforcer le malaise du lecteur plongé dans l'univers d'un hôpital de long séjour – sont insoutenables de vérité. Pichon tape juste. De son écriture rythmée, scandée, brutale, il rentre dans les mots sans mettre de gants et réussit en quelques lignes à planter le décor. Le véritable « héros » de



« J'ai toujours le sentiment d'aiguiser mes perceptions, comme on va dans un pays étranger. »

ses deux derniers livres est, je vous l'affirme, l'écriture. On devrait ne rien aimer et laisser les êtres et les décors dans les chambres de débarras du temps. Les lieux sont terriblement ingrats. On a beau se souvenir d'eux, ils nous oublient. Pichon observe, raconte, n'imagine rien. Il résiste juste, jusqu'à la mort. *Le Pain d'ortie* ressemble à un film où la nostalgie l'emporte. Il joue aux yeux du souvenir. L'émotion nous saisit. C'est un écrivain qui ne triche pas. Il y va, se jette à l'eau même si, parfois, il ne tient pas trop à se baigner malgré la chaleur. Le romancier n'a pas son pareil pour décrire une saison qui finit, un été de Provence dont on sait bien qu'il sera le dernier.

Comment lâcher un récit dont le titre est *Un Pays vers le ciel* ? L'auteur est de ceux qui, à l'approche de la quarantaine, alors que sa carrière d'officier de police apparaît déjà atypique, trouvent le courage de se lancer dans une aventure artistique. Philippe Pichon, menton rentré mais volontaire, regard noir affirmé malgré une timidité d'écorché vif, s'est coltiné au vertige de la page blanche. Un peu d'autobiographie, pas mal de sensibilité poétique et cela donne deux opus délicats, remarqués, publiés aux mêmes éditions Dualpha. Papa d'une petite Manon âgée de sept ans, on le sent névrosé et exigeant, héritier d'une école littéraire où l'écriture ne vaut que si on change tout le temps de style. De *Ombre close* (Les Presses Littéraires, 1999) à *Voyage en Tsiganie*, d' *Enquête chez les nomades en France* (éd. de Paris / Max Claeil, 2002), en passant par *A Contre-silence* (Noir&Blanc, 2003), Philippe a tout testé : la poésie, le roman et l'essai. Et tout réussit à Pichon.

Il ne se refuse pas les plaisirs de la digression, surfe sur une description de la banlieue, gratte le ciel de sa mélancolie sur une plage varoise indifférente, hélas, à la syzygie. Oui, il y a trop de choses dans *Un Pays vers le ciel*, mais tant de livres sont vides qu'on aurait mauvaise grâce à tordre le nez. Pichon bouleverse avec trois fois rien, un regard, un silence, du rouge au front, une tristesse de n'avoir personne contre qui se serrer, le bonheur d'avoir obtenu ce rien de solitude nécessaire à sa respiration. Et méfiez-vous des apparences : les longueurs sont des pauses indispensables à la reprise du souffle qu'il vous a coupé.

JCBA.

## «Écrire est un moyen d'accès à une vie plus juste»

*Les Nouvelles* – De façon assez inédite, votre éditeur publie deux textes en même temps, *Le Pain d'ortie*, le récit d'un divorce, et *Un Pays vers le ciel*, un roman traitant de l'euthanasie. Il y a un écho entre ces deux livres. On dirait que l'écriture en est le point commun, j'allais dire « l'héroïne »...

Philippe Pichon – Si c'est un jeu de mots, il est très bien vu. Oui, bonheur, car écrire sauve parfois, car écrire rapproche de soi et de la vie, expérience fabuleuse, unique, à laquelle on tient, car écrire est un moyen d'accès à une vie plus juste, plus haute, car au bout du compte écrire rejoindra l'autre, jusque sous ses voiles, dans l'extraordinaire tumulte de ses questions, et l'accompagnera en douceur dans sa propre solitude de lecteur, l'autre, au beau milieu de sa propre mémoire encombrée par tant de faillites et de morts, aux prises avec son propre récit de vie, en quête de son propre mythe donnant sens, aperçu par son propre carré de ciel.

Votre écriture se nourrit, s'élabore à partir de notations au jour le jour. Depuis *A Contre-silence* (Noir&Blanc, 2003), à côté des notes de journal, apparaissent des proses poétiques. Cette forme accompagnera-t-elle désormais vos prochaines publications ?

Vous avez raison : je prends des notes au jour le jour. Comme je le fais depuis plus de dix ans maintenant, c'est une manière d'être, une manière de vivre, un regard qui s'exerce où que je sois. Le regard se « rafraîchit » au contact du changement de lieu. Lorsque je voyage, par exemple, je dépayse mon propre travail d'écriture. J'ai toujours le sentiment d'aiguiser mes perceptions, comme on va dans un pays étranger, et de recevoir ce qui vient à moi, la ville et les êtres, avec un maximum de disponibilité et d'attention.

Vous êtes policier le jour, écrivain la nuit ? Vos livres sont-ils des carnets de ronde ?

Je dirais plus volontiers que je sors de mes propres ornières. D'un regard l'autre. Je sors d'un quotidien qui fatalement tend à se banaliser, lorsqu'on est chez soi, pris dans une inévitable répétition de contraintes professionnelles ou autres. Il y a aussi le fait que je suis un homme habitué à assurer une fonction d'autorité. L'écriture est un moyen d'y échapper : je ne choisis vraiment rien au niveau de la forme, je n'ai pas pris la décision d'écrire des récits, ce sont ces récits qui se

sont imposés à moi d'une manière inattendue. Je ne parlerai pas d'écriture automatique mais il y a quand même eu des mots qui sont venus, des rythmes qui se sont installés à l'approche du sommeil, dans un état un peu relâché de demi-veille. Cela c'est fait d'une manière naturelle. Je les ai notés, puis retravaillés. Aujourd'hui je constate que cela s'enrichit, se creuse. Aussi, mon prochain livre, *Le Livre de Marie*, sera-t-il un ensemble de notes de journal de bord. J'ai eu la tentation, le projet d'interrompre ce carnet intime, je voulais m'imposer la disparition de cette forme d'écriture, souhaitant mettre un terme à l'exploration intérieure qu'elle induit. Je ne suis pas passé à l'acte (sourires), mais cela a joué comme censure : là, l'influence d'un ami écrivain, Pierre Lepère, a été grande. Il me pressait d'écrire un roman, un « vrai roman » disait-il. J'ai découvert et accepté l'importance de mon journal : source, terreau, humus pour que quelque chose puisse croître. Au nom de quoi, de quelle image étais-je en train de me l'interdire ? Je l'ai donc repris. Pierre écrira lui-même le chef-d'œuvre qu'il attend de moi (rires).

La solitude semble avoir de l'importance dans votre œuvre. Vous pouvez nous en parler ?

En ce qui me concerne, si je tire du bonheur dans l'échange et la rencontre, c'est parce que j'ai le goût de favoriser la parole de l'autre, mais actuellement j'ai plutôt besoin de me mettre à l'écart, de me centrer sur ma propre écriture. J'ai longtemps travaillé de nuit, en Seine-Saint-Denis, où je commandais une unité spécialisée dans la lutte contre les violences urbaines. Lorsque je rentrais à la maison, il fallait un temps réel de décantation, il fallait mettre à distance un certain nombre de vives émotions, avant d'être en état de revenir à moi-même. On est amené obligatoirement à écrire quelque chose que l'on n'aurait jamais écrit sans la rencontre. Une invitation à sortir de son champ borné.

Pas plus qu'à la souffrance, on ne s'habitue à la splendeur. Ne pourrait-on interpréter votre roman, *Un Pays vers le ciel*, comme une tentative d'approcher, d'apprivoiser ces deux éléments sans s'y brûler ?

C'est tout à fait ça. C'est l'enjeu de la vie telle que je tente de la vivre. Une exigence de lucidité, c'est-à-dire se confronter au tragique de la condition humaine sans s'évader, sans prendre la

tangente, mais dans le même temps conserver la capacité de fraîcheur et d'étonnement face à cette énigme : être là, vivants, présents dans le monde et attentifs à sa possible beauté.

Ce livre, *Un Pays vers le ciel*, commence sur un constat lucide : nous ne sommes pas éternels...

Ce texte dans lequel je pénètre au cœur de l'intime, avec toute la gravité de la conscience et de l'urgence qui me traversent aujourd'hui, je l'ai écrit et ré-écrit, maintes fois. Il m'a accompagné, dans la vie comme en écriture. Sur le ton de la confiance, il m'a appris à « être là », tout simplement, à rester là, en dépit de tout, rythmant au quotidien le va-et-vient incessant du désenchantement du monde et de l'utopie, de cette si naturelle tentation de l'oubli et de l'extrême nécessité de la mémoire vive. Je m'y retrouve, au plus près de moi, à chaque phrase, plus vivant, moins seul, moins abandonné, avec d'autres mots, d'autres expériences, d'autres pistes, d'autres ouvertures, y logeant à chaque phrase mon doute, mon incertitude, mon angoisse et cette soudaine sensation d'inutilité ou de dilution, qui par moments me saisit si fort à la gorge ; mais y logeant également ce désir du mieux, et cette acceptation du périssable, de la fragilité, de l'éphémère, lesquels finissent par nourrir une force toute de souplesse, une force de roseau... Une force que je retrouve chez Philippe Jaccottet, cette belle et grande folie sans cesse reconnue et affirmée en littérature : j'écris contre la mort, j'écris contre le temps, contre la montre.

C'est ce que vous appelez être relié au monde, aux autres ? L'écriture, vous permet d'être proche de la vie ? Quelque chose comme ça ? Oui, « être là », lié à la vie, à la chair, à l'immédiat, au présent. Lié en somme à ce qu'il y a de plus exigeant, de plus paradoxal et pourtant de plus nu peut-être, malgré l'opacité sans cesse menaçante. Lié par ce fil des mots et des phrases, venu se poser de page en page à la manière d'un dessin ou d'un tressage, ou même d'une accumulation de douleur. Vous savez : des strates de souffrance. « Être là », s'y tenir de force s'il le faut, et cependant, du même coup, lié presque malgré moi à tant de mémoires, à tant de frayeurs et fascinations diverses, recouvertes par tant d'épaisseurs de silences. Dans un livre, il y a, je crois, l'idée d'une sédimentation. L'idée de morts

inaperçues que l'on met en phrases, en quelque sorte des deuils mis en couleurs. « Être là », fragile et résistant, avec ma mélancolie ; avec le petit garçon de six ou sept ans que j'ai été et qui se rapproche, sur la pointe des mots, à l'improviste, de l'homme mal assuré que je suis devenu un jour, sans bien m'en rendre compte ; avec le visage de mon père qui va forcément mourir un jour, visage vieilli qui tue parfois ; avec tous mes disparus, ce grand-père vieux gardien de l'ombre, et la maison familiale, et ces minuscules choses dérisoires, fatras bon à jeter ou bien reliques porteuses de vie ; avec ma fille, Manon. Avec la peur de la banlieue proche et lointaine à la fois ; avec, dans la police nationale, tous ces gens paumés, marqués, blessés que j'accompagne quotidiennement dans la douleur, sans pour autant savoir vers quel terrain miné elle s'en va ainsi, solitaire et souvent mortelle, leur douleur. Avec Bach, l'homme des doutes, des retours en arrière, des piétinements, et l'homme des brusques instants de grâce interprété par Glenn Gould. Avec plein d'autres musiques, et des livres, et des citations, et des tableaux, objets lumineux et têtus, créés contre le vif de l'oubli. Avec le sentiment de cette question du sens sacré qui parfois luit, laissant toute la place à un intolérable sentiment d'absurdité. Avec le temps de plus en plus rapide et l'image insistante des milliers d'insectes à l'œuvre partout et toujours, sur Internet ou ailleurs. Avec mon corps, comme le temps, envahi, morcelé ; avec autour de moi le rythme des jours et des saisons, la nature chargée d'odeurs, de couleurs, de bruissements familiers, éclaircies autour de moi, qui continûment étonnent. Avec toutes ces fleurs et cet amour venus de si loin, du temps des primevères – vous savez que mes parents étaient fleuristes – des violettes, des roses, cet amour en bouquet dans la maison de l'enfance. Avec cet étrange entremêlement en moi d'incertitude, de désespoir, de douleur, de vertige, de vide, de néant, et cependant de résistance, de lucidité, de désir, de passion, de bonheur, jusque dans le fin fond des larmes. Vous voyez bien que je ne vais pas si mal. (rires)

Propos recueilli par Jean-Charles Blondel-Avron

• *Le Pain d'ortie*, récit, *Un Pays vers le ciel*, roman, aux éditions Dualpha, BP 58, 77 522 Coulommiers cedex. Site internet : [www.dualpha.com](http://www.dualpha.com). Egalement disponible en librairie.